



probablement un comportement très différent, tant l'intérêt pour tout ce qui touche à l'écologie est grand.»

Bon pour la santé écologique

Dans son guide *Agir pour le climat*, qui vient de paraître, l'Union nationale française des entrepreneurs du paysage rappelle que les espaces verts urbains sont des climatiseurs naturels: ils peuvent faire baisser la température en ville de 0,5 à 2 degrés. Effet identique pour les potagers citadins, donc.

De plus, à l'heure où les énergies fossiles s'épuisent, se rendre moins dépendant de l'industrie agroalimentaire «s'impose comme une évidence», estime Isabelle Veillon. Pour cette grand-maman, membre de Chailly 2030 – association qui a notamment créé des minipotagers au pied d'immeubles dans les hauts de Lausanne – il s'agit bel et bien «d'assurer l'avenir». «Je me fais du souci pour les générations futures, confie-t-elle. Je crains qu'avoir un potager devienne une nécessité, à terme. Le jour où, faute de pétrole pour les transporter, la grande distribution ne pourra plus faire venir ses légumes du bout du monde, il faudra revenir aux produits locaux et de saison. Pour qu'ils puissent se débrouiller, on doit donc apprendre à nos enfants à cultiver. Et c'est quand même plus agréable de s'y préparer pendant qu'on en a encore le loisir.»

Son de cloche moins alarmiste, mais complémentaire, dans la Cité de Calvin où Esther Alder, maire de Genève, souligne: «Même à un niveau microsociologique, il est important d'encourager la production locale car, indirectement, cela donne de la valeur

au travail de nos agriculteurs, souvent déconsidérés.» Et la présidente du Conseil administratif de la Ville, en charge du Département de la cohésion sociale et de la solidarité (qui a développé une dizaine de potagers urbains), d'insister: «Préserver une forme d'autonomie alimentaire, renforcer l'agriculture de proximité, valoriser le terroir, c'est remettre la nature au centre de nos préoccupations. L'air que l'on respire, l'eau que l'on boit, les aliments que l'on consomme sont des richesses qu'il faut préserver.»

Bon pour la santé financière

Last but not least: avoir son propre potager, c'est aussi faire des économies. «Evidemment, un potager sur un balcon ne suffit pas à subvenir à vos besoins, mais une parcelle de terrain, suivant sa taille, peut permettre d'alléger le coût du panier de la ménagère, estime Natacha Litzistorf, de l'association Equiterre. Pour certaines familles, ce n'est pas négligeable. Il ne faut pas oublier les working poors.» Pour début de preuve, la jeune femme cite une étude française selon laquelle un ménage modeste peut économiser l'équivalent d'un treizième salaire en cultivant un potager urbain. Bien sûr, l'économie est probablement moindre en Suisse où les salaires sont plus élevés. Toutefois, assure Isabelle Veillon, «lorsqu'on sait s'y prendre, qu'on enchaîne bien les semis, de mars à novembre un minuscule lopin d'un mètre carré permet déjà de récolter pas mal de légumes. Et la Chaillérane de conclure: «Ça rapporte plus que ça ne coûte et c'est meilleur pour la planète qu'un gazon qu'il faut tondre!» ■

«POSSÉDER SON COIN DE VERDURE, C'EST UN LUXE»

FRÉDÉRIC, PATRON DE LA SALADERIE IUM, À LAUSANNE

«Cela fait dix ans que je cultive des légumes. J'avais récupéré des jardinières pour décorer mon balcon, mais il était hors de question que j'y plante des géraniums, alors j'ai semé des plantes aromatiques: thym, menthe, ciboulette. Pour remplir les bacs, j'ai utilisé de la terre de jardin. Il s'est avéré qu'elle contenait des graines de tomate. Deux plantons ont poussé. Je les ai mis en pot. Et ça a marché! Depuis, j'ai essayé aubergines, courgettes, radis, piments... Même du gingembre. Ça pousse vraiment bien en pot. Il suffit d'un peu d'entretien et d'un arrosage une fois par semaine. Simple et très productif.

Avec cinq pots, j'obtiens plusieurs kilos de légumes par saison. Bien sûr, cela ne suffit pas à me nourrir. Mais mes tomates ont vraiment du goût et sont juteuses car elles ont mûri au soleil, pas dans un cageot ou un supermarché! Et je cultive bio. Le seul engrais que j'emploie, c'est le compost – fait avec les déchets de ma saladerie. Comme je vis au centre-ville, je me suis renseigné sur les risques de pollution. Mais Lausanne, de ce point de vue, ce n'est quand même pas Paris ou New York. Dites-vous bien qu'en Espagne les champs sont situés au bord des autoroutes. Sans compter qu'il faut transporter les légumes jusqu'en Suisse.

En ville, on est coupé de la nature.

Sur les balcons, à part une table et deux chaises, souvent il n'y a rien. Alors posséder son coin de verdure, c'est un luxe. Depuis que je cultive mes légumes, mon balcon est vert six mois par an. Travailler la terre, c'est relaxant. Et interactif! J'ai tout un réseau de connaissances avec qui j'échange mes graines et plantons chaque année. J'ai été étonné de voir combien de personnes s'intéressaient au sujet. Le tout, c'est d'essayer!»